1re Année. N° 11 | **40 centimes le numéro.** | Novembre 1895.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	86, rue des Archives, 86 PARIS

La réunion des Comités de Propagande et de la Fédération aura lieu e 2e mercredi de Novembre, à 8 h. 1/2 u soir, rue des Archives, 86.

SOMMAIRE

AVIS

Nous informons nos lecteurs que le bureau du journal (administration et rédaction) sera transféré, à partir du 8 courant, rue de l'Odéon, 8, à Paris, où M. Laurent de Faget vient de louer des magasins dans lesquels une importante librairie sera très prochainement installée.

Nous prions donc nos amis spirites et nos correspondants en général de vouloir bien prendre note de cette adresse et d'y envoyer, à l'avenir, toutes leurs lettres relatives soit au journal, soit à la librairie.

Éternité et Immortalité

Sommes-nous éternels, c'est-à-dire avons-nous vécu dans tous les temps, sous une forme ou sous une autre ?

— Oui, répond le médium américain dont nous avons publié l'intéressante communication dans notre numéro d'août.

— Non, riposte notre spirituel correspondant Tonoeph ; la logique veut que nous ayons été créés, sans quoi Dieu n'est plus nécessaire.

*
* *

Peut-être, au fond, Tonoeph et le médium sont-ils d'accord. Il ne leur manque que de s'entendre, ce qui ne paraît pas facile, à première vue.

En constatant quel chemin ont parcouru nos âmes, depuis l'atome presque endormi au sein du minéral, jusqu'à l'homme ; en songeant au temps incalculable qu'il a fallu pour que ces lentes transformations s'accomplissent, le médium américain n'a pu se défendre d'une pensée d'éternité. Et ce n'est peut-être pour lui que façon de dire.

D'ailleurs, étudions, nous aussi, cette question controversée.

Je crains bien qu'elle garde quelques obscurités, même quand l'humanité sera parvenue au summum de ses connaissances. C'est — à peu près — comme si on voulait savoir ce que faisait Dieu avant qu'il eût créé le monde.

L'Eglise catholique nous informe, il est vrai,

qu'avant de créer le monde, Dieu *se contemplait* et *s'aimait* ; mais quel spirite voudra croire à cette absorption de la divinité en elle-même, à cette impuissance première ou, plutôt, à cet égoïsme, à cet orgueil divins ?

Or, si Dieu n'a pu se contempler et s'aimer, c'est-à-dire rester seul et occupé de lui-même dans aucun temps, il en faut bien conclure que Dieu et la création sont sur un même plan d'existence ; que, Dieu étant éternel, la création aussi est éternelle.

***

Eternelle, la création ? Oui, à moins de supposer qu'il y a eu un temps où rien n'existait, où Dieu trônait, roi du vide, sur une immensité non encore peuplée. Oui, éternelle, car l'esprit ne peut concevoir un infini désert à l'origine des choses ; ou bien, si la création a commencé, Dieu lui-même n'a-t-il pas eu un commencement ? Pas plus que l'effet ne peut exister sans la cause, nous ne pouvons admettre la cause suprême non productive d'effet.

Mais, par création, nous entendons évidemment l'ensemble des êtres et des choses, et non tel être ou telle chose. Quand donc nous disons que la création est éternelle, nous n'entendons pas affirmer que chacun de nous est éternel. Nous voulons seulement dire qu'il y a eu de tous temps des mondes et des êtres, par le seul fait que Dieu était.

Cependant, cher lecteur, peut-être ne seriez-vous pas fâché de savoir si — oui ou non — vous êtes éternel vous-même. Vous croyez, certes ! à l'immortalité de votre âme. Des Esprits se communiquent à nous et nous prouvent que l'âme humaine existe après la mort du corps matériel. De là à croire cette âme immortelle, il n'y a qu'un pas. Pourtant, s'il fallait plonger par la pensée dans les siècles du plus lointain avenir, peut-être manquerions-nous de critérium absolu de certitude dans cette importante question. Qui pourrait établir scientifiquement l'immortalité de l'âme ?

Mais la raison, mais le sentiment nous disent que l'âme, lancée par la souveraine puissance à travers tous les modes de la vie, ne saurait s'évanouir tout à coup. Elle a trop de chemin à faire, trop de dangers à éviter, trop de luttes à soutenir, trop d'espérances à voir éclore, pour que cette missionnaire de la Providence n'ait pas devant elle une carrière sans limite et sans fin. Après que nous avons combattu, souffert, expié, aimé, la Providence nous abandonnerait-elle au néant ? Non, non, nul de nous ne le pense et il y a des vérités qui s'affirment d'elles-mêmes. Une chaîne nous lie à toute la création qui, elle aussi, est immortelle à travers ses mutations incessantes. Dieu ne brisera aucun des anneaux de cette chaîne, à laquelle il est lié lui-même par son amour. Que notre âme disparaisse, à tout jamais anéantie, et tout croule autour d'elle : il n'y a plus d'immortalité !

Nous croyons donc à l'immortalité de nos âmes, et c'est cette croyance nécessaire qui nous permet d'affronter chaque jour les périls et les amertumes dont la vie terrestre est semée.

Mais ne confondons pas l'immortalité et l'éternité. Etre éternel, c'est non seulement devoir exister toujours, c'est encore avoir toujours existé. Grave question dont, pour ma part, je fais bon marché, m'inquiétant fort peu de savoir ce que j'ai été et me préoccupant surtout de ce que je deviendrai. Et puis, comment résoudre le problème ? Nos réflexions les plus... réfléchies n'iront-elles pas toujours se briser contre ce perpétuel écueil ? O mer inconnue, éternité du passé, tu ne permets pas à la voile humaine d'aborder à tes lointains rivages. L'homme ne peut tout savoir et tout embrasser. Qu'il se contente de la large part de connaissances que Dieu a mises à sa portée, et qu'il n'ait pas le fol orgueil de s'égaler à Dieu.

***

La logique de notre ami Tonoeph ne saurait s'accommoder d'une âme éternelle comme Dieu, par conséquent non créée. A croire l'âme éternelle, il lui semble qu'on range Dieu dans les inutilités, dans les superfluités. Beaucoup, parmi les spirites, lui donneront certainement raison.

Dieu inutile, non pas. Nous constatons l'existence d'une hiérarchie d'êtres partant du minéral pour s'élever jusqu'à l'homme, et repartant de l'homme pour monter, monter encore et toujours vers les splendeurs de la vie spirituelle. Cette hiérarchie demande un sommet, ce sommet est Dieu, à moins d'admettre que l'échelle des êtres, à son faîte, se dissout et disparaît dans le néant.

Pouvons-nous comprendre la fleur sans rosée, la nature sans soleil, l'âme sans Dieu ?...

Oui, Dieu existe. Je te salue au fond de ma pensée, ô souverain législateur dont la loi est amour ; je te salue dans les étoiles, ces rayons de ton âme. Je t'adore en tout et en moi-même, car tu es la lyre qui vibre dans le cœur de l'homme, aussi bien que la voix mystérieuse qui

j'entends au calice des fleurs. Tu es la cause, tu es le but. L'éternité est en toi comme l'immortalité, et si nous sommes immortels et éternels, c'est à toi que nous le devons, car nous fûmes partie de toi-même et peut-être le redeviendrons-nous quelque jour, après des milliers de siècles de progrès, des multitudes de formes épuisées et rajeunies. O Dieu ! que nul ne te nie, car sans toi tout n'est rien, l'avenir n'est qu'un songe et nos espérances sont une fumée qu'emporte le vent.

Si Dieu et l'âme étaient co-éternels, cela signifierait-il que l'âme divine n'aurait pu prendre autorité sur les autres âmes ? Cela signifierait-il que chacun de nous est son propre Dieu? Pas le moins du monde. On peut se figurer Dieu comme possédant seul les attributs nécessaires à la direction de l'univers. Et puis, les autres âmes ne sont-elles pas échelonnées dans la sienne ? N'est-il pas le vaste sein qui nous contient tous ? Et puisqu'il a toujours existé, ne pouvait-il porter en lui, de toute éternité, l'essaim infini de nos âmes, abeilles sorties de son sein chacune à son heure, munie de son dard et productrice de miel, c'est-à-dire devant combattre, travailler et être utile aux autres ?

En un mot, l'âme, avant d'éclore, n'était-elle pas en germe au sein de Dieu ?

Quand la petite étincelle divine qui anime un atome minéral a fait sa première apparition dans le monde de la matière, ne pouvons-nous penser qu'elle ne venait pas d'être *créée* sur l'heure, qu'elle n'avait besoin ni de *commencer*, ni de *naître* ? Voyez-vous Dieu, créant, à chaque seconde, une âme nouvelle pour en doter la millionnième partie d'un grain de sable ? Ne pouvons-nous concevoir que ces âmes existaient déjà dans le plan divin, dans la pensée divine, et même (si ce n'était trop hardi) dans la substance animique du sublime organisateur des mondes ?

Où les a-t-il prises, d'ailleurs ? En lui-même et non pas en dehors de lui. Voilà donc, à ce point de vue, notre éternité établie : nous étions en Dieu avant d'être en nous-mêmes.

O homme ! prends orgueil de ton origine, mais humilie-toi en constatant ta propre faiblesse. Et grandis pour remonter au foyer divin dont tu émanes. Dieu est ton père, et il portait ton germe en lui.

Nous avons fleuri quand notre saison est venue, primevères, roses ou perce-neige, sous un souffle de l'éternel amour, mais le germe de nos âmes existait de toute éternité, ne fût-ce qu'au sein même de l'Eternel. Les âmes ne sont point une chose qui commence et qui doit finir. Elles tiennnent de Dieu leur essence ; elles subissent toutes les transformations, toutes les épreuves nécessaires à leur avanceuent, et si elles sont sorties rudimentaires des mains de Dieu, c'était pour acquérir les forces et les vertus qui les rendront dignes de devenir, un jour, les plus beaux fleurons de la couronne du Père.

Marcher et grandir, tout est là.

*
* *

Quant aux états différents des âmes, à leur degré d'avancement respectif, il est dû aux différentes époques de leur apparition, de leur éclosion. Car nous ne prétendons pas que les âmes sont apparues en bloc, en un jour de travail fécond du sublime ouvrier qui les a armées pour la lutte. S'il en était ainsi, Dieu n'aurait plus, désormais, qu'à se croiser les bras dans l'infini.

En somme, notre doctrine est toujours celle d'Allan Kardec, dont nous restons le disciple fidèle, l'ami respectueux.

Nous croyons à l'action incessante de la divinité sur nous. C'est à cette action constante que sont dus nos meilleurs progrès ; c'est elle qui nous oblige à sortir peu à peu de notre infériorité première ; c'est elle qui nous dit d'espérer au milieu des douleurs ; c'est avec son secours que nous transformons la couronne d'épines dont notre front est souvent blessé, en diadème de fleurs, entremêlées parfois de quelques lauriers.

Et si nous inclinons vers la croyance en l'éternité de nos âmes, c'est que nos âmes sont d'essence divine, et que ce qui est divin est éternel.

*
* *

Et maintenant, chers lecteurs, laissez-moi vous dire que nous aurions bien tort, à mon avis, d'accorder, à cette question de l'éternité de nos âmes, plus d'importance qu'elle n'en doit avoir pour nous.

Que nous importe, après tout, que nous ayons vécu ou non dans tous les âges passés ? C'est le futur, c'est l'avenir qu'il faut surtout considérer. Nous savons, les Esprits nous affirment que notre âme est immortelle, que notre bonheur s'accroît en raison de l'accroissement de nos mérites. Travaillons à progresser. Rendons-nous dignes de la destinée qui nous est tracée.

Pourquoi vouloir toujours regarder en arrière, alors que le passé tombe feuille à feuille, jaunit et s'étiole comme une fleur desséchée ?

Marchons vers l'avenir avec confiance. Cet avenir, Dieu nous le prépare plus beau, plus heureux que nous n'aurions osé l'espérer. Oublions les infimités relatives du passé, les nuages de notre origine, et tournons nos regards vers le haut de cette échelle de Jacob qui, s'éloignant des bas fonds de la matière la plus impure et la plus dense, s'élève vers l'éther pur, et s'illumine, à son sommet glorieux, des plus éclatants rayons du soleil divin.

Montons toujours, ne redescendons jamais.

A. LAURENT DE FAGET.

Le RÉVEIL du SPIRITUALISME

Nous sommes témoins, depuis quelques années, d'un de ces mouvements alternatifs dont l'histoire philosophique offre tant d'exemples. Les merveilleuses découvertes faites depuis cinquante années par la légion des savants qui s'est attaquée à l'étude de la nature, avaient donné aux hommes de science une autorité, une force morale immenses. Il semblait que leurs démonstrations rigoureuses, leurs minutieuses analyses, la clarté et la méthode qu'ils apportaient dans leurs recherches étaient la voie la plus sûre pour parvenir à la découverte de la vérité. Et de fait, lorsque ces hommes restent dans le domaine des recherches positives, nul n'est bien venu à contester leur légitime autorité.

Le XIXe siècle a eu cet honneur de donner à l'esprit humain des méthodes rigoureuses pour l'étude des phénomènes naturels, et nous sommes arrivés, en suivant ces indications, à la connaissance de plus en plus précise des lois qui dirigent la matière et l'évolution des êtres vivants. Mais certains esprits aventureux ne se sont pas contentés des résultats obtenus. Grisés par les succès remportés dans l'étude du monde inorganique et vivant, ils ont cru pouvoir aller plus loin et expliquer les lois de l'intelligence par le même fonctionnement mécanique qu'ils avaient rencontré partout dans la nature. — Ici ils ont abandonné la méthode positive qui avait fait leur grandeur jusqu'alors et, emportés par leurs idées préconçues, ils en sont venus à nier toute spiritualité dans l'homme, toute direction dans la nature. Prenant toujours l'effet pour la cause et aussi fanatiques dans leurs négations que les religions dans leurs affirmations, ils n'ont vu dans l'intelligence que des modes nouveaux de l'énergie et dans l'Univers qu'un enchevêtrement de lois s'équilibrant les unes les autres et ayant leur fondement unique dans la matière.

Cependant les faits sont réfractaires à ces conclusions. La science n'a pas le droit de faire des hypothèses invérifiables ; il lui est interdit, sous peine de perdre toute autorité, de spéculer comme les métaphysiciens ; elle doit toujours être contrôlable, et ses affirmations ont besoin d'être sans cesse contrôlées. Il lui est donc interdit de formuler des conclusions sur l'origine des êtres ; tout au plus peut-elle laisser entrevoir dans quelle voie les recherches doivent être poursuivies. Cependant, nous avons vu les Moleschott, les Buchner, les Carl Wogt, les Hœckel, affirmer dogmatiquement que la matière est la seule réalité existante et que c'est folie de croire à une réalité spirituelle dans l'Univers. Suivant ces savants nous sommes des êtres transitoires chez lesquels la sélection a développé un mode nouveau de l'énergie qui nous donne conscience de nous-mêmes, mais cette conscience née avec l'organisme dont elle est la manifestation la plus haute, meurt en même temps que lui, et en dehors de nous tout est inconscient, muet, aveugle, soumis passivement aux lois matérielles. En un mot, l'univers est vide, c'est simplement la matière inerte dans ses innombrables manifestations, mais nulle pensée directrice, nulle intelligence consciente et survivante à l'organisme qui la produit ne saurait exister.

La conscience humaine a protesté contre ces doctrines; car, il faut bien s'en persuader, ces savants n'ont pu propager leurs théories que grâce à une équivoque qu'ils ont soigneusement entretenue. Autant leur autorité est indéniable lorsqu'ils restent dans le domaine de la science pure, autant elle devient douteuse lorsqu'ils veulent philosopher. Dans ce domaine ils sont aussi inexpérimentés que quiconque, et s'ils ont recruté des disciples, c'est en abusant de leurs connaissances scientifiques pour faire croire aux naïfs que leurs déductions philosophiques avaient autant de valeur que leurs affirmations dans le domaine des sciences. Encore une fois, c'est là l'erreur fondamentale dont on commence à revenir.

On s'aperçoit que l'âme humaine n'est pas une résultante de la vie, qu'elle a une existence propre absolument indépendante du corps humain. On établit, expérimentalement cette fois, c'est-à-dire en rentrant dans la vraie tradition scientifique, que l'âme existe pendant la vie; qu'elle peut se séparer momentanément du corps; que les phénomènes de dédoublement, appelés

télépathiques, sont d'une constatation journalière; que la vue à distance pendant le sommeil magnétique ne peut plus être raisonnablement contestée ; que cette âme joue un rôle des plus importants dans l'entretien du corps physique; que la vie mentale, avec la conservation du souvenir, serait impossible avec l'hypothèse matérialiste ; enfin, qu'après la destruction totale du corps physique, cette âme survit, avec toutes ses potentialités. Ceci nous est démontré par les matérialisations, les moulages du périsprit, les empreintes laissées dans la terre glaise ou la fleur de soufre, par le *poids* des apparitions tangibles, par la photographie des apparitions, en un mot par toutes les preuves scientifiques que l'on est en droit d'exiger dans un pareil sujet.

Depuis trente années les spirites s'efforcent de semer ces vérités, de les rendre évidentes à tous, de secouer le scepticisme et l'apathie des masses, et si les progrès n'ont pas été visibles pour tous les yeux, ils n'en sont pas moins réels et se traduisent par le réveil spiritualiste dont nous entendons aujourd'hui les premiers cris. Sans doute ce retour à la tradition spiritualiste se manifeste par un vague élan de mysticité ; il ne faut pas oublier que les masses ont ataviquement l'habitude de symboliser leur croyance en l'au-delà par des formules religieuses ; mais le travail de séparation entre la foi antique et la croyance moderne est fait. On ne peut plus croire comme au moyen âge ; l'ère du *credo quia absurdum* est passée, et l'avenir s'ouvre resplendissant pour la philosophie qui, s'appuyant sur la science, donnera la démonstration positive de l'existence de l'âme et de son devenir perpétuel.

Or qui, mieux que les spirites, est qualifié pour cette grande œuvre ?

Il ne faut pas oublier que la doctrine spirite n'a pas été édifiée de toutes pièces, qu'elle n'est pas un ensemble de doctrines venues d'un bloc suivant la pensée préconçue de son auteur. C'est un admirable monument auquel chaque esprit a coopéré. De toutes les informations sur le monde invisible, d'une enquête poursuivie dans le monde entier, il s'est dégagé une somme de certitudes sur la vie future qui forment l'inébranlable fondement de la philosophie nouvelle.

Nous ne venons pas dire comme jadis : croyez, car nous avons la vérité absolue révélée par Dieu même ; nous sommes plus modestes, nous disons : Il résulte de nos travaux, de nos études que la vie spirituelle est la continuation de celle d'ici-bas. Les conditions physiques ont seules varié, mais la vie psychique n'est pas interrompue. On se retrouve au lendemain de la mort ce que l'on s'est fait soi-même. Le passage de la terre à l'erraticité ne doue pas l'esprit de qualités transcendantes. L'ignorant ne devient pas savant, le méchant ne devient pas bon. Il existe dans le monde spirituel des êtres à tous les degrés d'avancement intellectuel et moral, et l'absence du corps physique n'ajoute ou ne retranche rien à l'âme. C'est par une fausse interprétation que l'on veut donner aux morts des facultés plus étendues que celles qu'ils possédaient ici-bas. La réalité est que l'âme, dans l'espace, est régie par un autre mode de vie qu'ici-bas, mais qu'elle n'a subi aucune transformation intime par son passage dans l'au-delà.

Nous constatons expérimentalement que l'enfer et le paradis n'existent pas, que ce sont des rêveries mystiques que rien ne vient confirmer ; que ces fictions n'ont jamais eu de réalité, car les esprits qui se communiquent affirment tous leur libre vie dans l'erraticité. Ils ne sont confinés, bons ou méchants, dans aucun lieu spécial : ils sont autour de nous et vivent d'une vie spirituelle qui porte en elle-même sa punition ou sa récompense.

Encore ces mots, que l'on est forcé d'employer, ne correspondent pas exactement à la réalité. Il y a simplement un état heureux ou malheureux, suivant qu'on a obéi ou non aux lois de la conscience, et encore le degré de bonheur et de peine est proportionnel à l'avancement spirituel de l'esprit. Mais où s'affirme la grande loi de Justice qui régit les êtres, c'est lorsque l'on constate que chaque effort vers le bien, le beau, le juste est marqué par une somme de jouissance plus grande, par un essor plus souverain de l'esprit, par un bonheur intime et profond qui provient d'une communion de plus en plus intense entre la créature et la création, entre l'être et son milieu. L'Univers est infini. Ses solitudes sont parsemées de mondes innombrables, et, sur chacun, existent des êtres intelligents qui sont à tous les degrés d'avancement, depuis l'état originaire jusqu'à la quasi-perfection. Nous avons devant nous des perspectives insondables : la vie universelle déploie ses merveilleuses splendeurs devant nos yeux éblouis, et comme nous vivrons éternellement, comme chaque vie apportera son contingent de progrès, si minime soit-il, nous sommes appelés fatalement, par le seul fait que nous existons, à devenir meilleurs, à grandir moralement et intellectuellement et à jouir d'un bonheur d'autant plus grand, d'autant

plus intense que nos facultés auront crû dans les mêmes proportions.

Chaque effort ajoute quelque chose à notre personnalité. Toutes les aspirations vers le bien, le beau, le juste, portent en elles leur récompense ; non pas qu'une puissance quelconque intervienne pour nous transformer, mais la modification s'opère en nous, se fixe dans l'âme et dans l'espace ; nous avons des perceptions et, par conséquent, des joies d'autant plus profondes que nous nous sommes davantage dégagés de la satisfaction des sens, c'est-à-dire de l'égoïsme, qui est l'ennemi, le lest qui nous empêche de nous élever vers les régions radieuses de la fraternité, de l'amour universel.

Ces conceptions ne sont pas idéales, elles ne sont pas de simples aspirations, des désirs qu'on voudrait voir se réaliser. Ce sont des vérités absolues révélées par l'étude du monde spirituel, et si nous les mettons en parallèle avec les enseignements religieux, leur splendeur éclipse toutes ces pâles inventions, comme le soleil dissipe, lorsqu'il paraît, les épaisses ténèbres de la nuit.

GABRIEL DELANNE.

Fédération spirite universelle

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA FÉDÉRATION

Tenue le dimanche 6 octobre 1895

Au siège de la Société, rue des Archives, 86

PARIS

La séance est ouverte à 3 heures sous la présidence de M. Boyer.

Prennent place au bureau : M. Duval, — M. Sohier, secrétaire provisoire.

Sont présents : cinquante deux membres.

Lecture est donnée d'une lettre de M. Laurent de Faget et d'une de M. Girod, s'excusant de ne pouvoir assister à la séance.

Lettre de M. Gabriel Delanne, adressée et communiquée par M. Laurent de Faget ; elle dit en substance que la Fédération ne peut se passer d'un président. Après discussion, l'assemblée émet le veu, par 51 voix contre 1, que l'on conserve un président.

Le président fait remarquer que les élections devront avoir lieu dans une séance ultérieure, le bureau n'ayant pas en mains les documents nécessaires à soumettre à l'Assemblée, par suite de l'absence de plusieurs membres.

Une partie du local ayant été reprise par un commissionnaire, la partie restante est suffisante pour les réunions de groupes et comités, mais pas pour les assemblées ; aussi, en attendant qu'un nouveau local soit trouvé (celui actuel nous reste jusqu'en janvier), une commission de trois membres est nommée et est chargée de trouver une salle pour le 20 courant, afin de pouvoir faire les élections ; le nouveau bureau devra préparer la réunion de la Toussaint.

Sont nommés membres de cette commission :

MM. Carlier, Chauvel, Mèche.

M. Duval annonce que M. Girod venant de rendre ses comptes de trésorier-adjoint, il veut bien reprendre lui-même provisoirement ses fonctions de trésorier, car, dit-il, nous devons tous payer de notre personne pour le bon fonctionnement de la Fédération. Ses paroles sont couvertes par les applaudissements de l'assemblée. Il fait un appel chaleureux aux membres présents pour les engager à payer les cotisations de la nouvelle année 95-96, commencée depuis juillet ; le minimum de la cotisation est de 3 fr. pour ceux faisant déjà partie de la fédération ; les nouveaux ont 1 fr. en plus à verser pour les différents frais d'entrée ; mais, dit-il, il reste entendu que ceux qui peuvent verser plus seront les bienvenus. Son appel a été très approuvé car immédiatement 26 membres ont versé 119 fr. Au moment de la séance, Mme Carlier, médium à incarnations, est tombée en sommeil magnétique, et par son intermédiaire, Allan Kardec est venu nous donner de bons et sages conseils, nous engageant tous à la persévérance. Les moments sont proches où nous récolterons les fruits de nos labeurs ; les difficultés seront vaincues, surtout si l'ordre et la fermeté règnent dans tous nos travaux.

La séance est levée à 5 h. 1[2.

COMITÉ DE LA FÉDÉRATION

Séance tenue le 9 octobre 1895

(86, rue des Archives)

La séance est ouverte à 9 h. 1[2 sous la présidence de M. Duval ; Sohier, secrétaire.

Sont présents :

Mme Laffineur, MM. Chauvel, Girod, Mèche.

M. Girod rend compte des démarches faites, concernant le local du 86, rue des Archives ; la partie qui nous est réservée étant suffisante pour les réunions de groupes et comités, les membres

présents décident d'accepter l'offre faite de conserver jusqu'en janvier le local actuel, ses conditions en étant avantageuses. Ce délai permettra d'aviser.

La séance est levée à 10 heures.

Assemblée générale tenue le dimanche 20 octobre 1895

13, rue au Maire, à Paris.

La séance est ouverte à 3 heures sous la présidence de M. Laurent de Faget. Prennent place au bureau :

MM. Boyer, et Sohier, secrétaire.

Sont présents : 38 membres.

Lecture du procès-verbal de l'assemblée générale du 6 octobre 1895.

Le procès-verbal est adopté.

M. Duval fait un appel pour le versement de la cotisation de l'année 1895-1896, commencée depuis juillet, les membres étant en règle devant seuls prendre part au vote des élections. Quelques membres versent immédiatement leur cotisation.

Le président annonce que, suivant les statuts, 11 membres du Comité, désignés par le sort, doivent être renouvelés, parmi les 21 en faisant partie.

Le tirage fait, les membres sortants désignés sont, par ordre de sortie : M. Lussan, Mme Laffineur, M. Hatin, Mme Poulain, M. Mèche, Mme Dugaz, MM. Boisseau, Boyer, Sohier, Mme Ménétrez, M. G. Delanne.

Les candidats se présentant à l'élection sont :

Mmes Dieu, Jouandeaux, Gonnet, Laffineur, Perriquet, Poulain, Mlle Plaisant.

Messieurs Albert, Boyer, Balpe, Hatin, Lambert, G. Delanne, Lussan et Sohier.

Prennent part au vote 30 votants :

M. Lussan obtient 29 voix.
Mme Laffineur, 28.
M. Sohier, 27.
M. Lambert, 27.
Mme Gonnet, 26.
M. Boyer, 26.
Mme Poulain, 26.
M. G. Delanne, 24.
Mme Dieu, 23.
Mme Jouandeaux, 21.
M. Mèche, 19.
M. Albert, 19.

M. Mèche ayant obtenu le même nombre de voix que M. Albert, et ne voulant pas profiter du bénéfice du l'âge, demande un nouveau vote pour eux deux ; en conséquence, vingt-six membres prennent part à ce scrutin.

M. Albert obtient 18 voix, M. Mèche 8 voix.

M. Albert est proclamé membre du comité.

M. Girod fait remarquer que cinq dames ont été élues, et qu'il n'y en avait que quatre à nommer ; qu'au reste, à la formation du comité, quatre seulement ont été élues, et qu'il avait été convenu que ce nombre ne serait pas augmenté. Il y a déjà cinq dames dans le comité : une de plus cette fois porte leur nombre à six au lieu de quatre.

M. Gubian dit que les statuts n'ont pas prévu ce cas et que nous devons passer outre ; le contraire, d'ailleurs, eût pu se produire.

Le président fait remarquer, peut-être un peu ironiquement, que, pour ne pas revenir sur ce vote, on pourrait s'engager, à la première vacance d'une dame, à ne pas en renommer une, et il demande à l'assemblée si elle veut conserver l'état actuel.

A l'unanimité moins une voix le maintien est décidé.

Le comité est donc composé à nouveau des vingt-un membres suivants : Mesdames Dieu, Gonnet, Hoileux, Jouandeaux, Laffineur, Poulain, Messieurs Albert, Boyer, Carlier, Chauvel, L. de Faget, G. Delanne, Duval, Girod, Lambert, Lecomte, Louis, Lussan, Mongin, Sohier, Tegrad.

Le scrutin pour la présidence est ouvert ; 30 votants y prennent part. Le nom de M. L. de Faget sort au milieu des applaudissements de l'Assemblée.

MM. Lussan et Sohier sont nommés Vice-présidents par acclamation.

M. Girod dépose un projet de revision des statuts portant sur les articles 14, 18, 45.

L'article 14 actuel dit :

« Le Comité fédéral veille aux intérêts matériels et moraux de la Fédération, à l'exécution de ses statuts et règlements, et met en œuvre ses moyens d'action.

« Il choisit lui-même les membres de son bureau, sauf les président et vice-présidents effectifs, élus par l'Assemblée générale, et arrête son propre règlement intérieur. »

Proposition de supprimer tout ce qui suit les mots : « les membres de son bureau » et d'ajouter ceux-ci : « et fixe la durée de leur mandat dans son règlement. »

Pour l'article 18, M. Girod demande la suppression des trois premières lignes : « Le président et les vice-présidents sont chargés de di-

riger les délibérations du Comité fédéral. Ils sont élus pour un an par l'Assemblée générale, et rééligibles. »

L'article 45 actuel dit :

« Les présents statuts ne peuvent être revisés qu'en assemblée générale, sur proposition collective ou individuelle.

« Une modification, pour être admise, doit être votée à la majorité des deux tiers des suffrages exprimés, et être approuvée par l'autorité administrative. »

Proposition d'ajouter, après les mots collective ou individuelle : « Toute proposition de « modifications » devra être formulée par écrit et déposée entre les mains du président, qui en donnera connaissance, séance tenante, à l'assemblée générale, laquelle la renverra sans autre examen au comité qui devra en délibérer et nommer un rapporteur. Ce rapporteur exposera à l'assemblée générale suivante, ou convoquée spécialement, les observations pour ou contre émises par les membress du comité, et le résultat du vote qui en aura été la conséquence. L'assemblée générale votera, après débats, par bulletins secrets.

M. Girod demande que tout le temps nécessaire soit pris pour étudier ces réformes et qu'au besoin une commission soit nommée ultérieurement.

L'Assemblée décide de se réunir le jour de la Toussaint pour la célébration de la fête spirite annuelle. M. Gubian demande que les invitations soient envoyées le plus largement possible, c'est-à-dire non pas seulement aux membres de la Fédération, mais à tous nos frères et sœurs en croyance, sans oublier le groupe de la *Fraternelle*. Il dit que la salle de la rue Saint-Denis sera libre l'après-midi, le vendredi, et que nous pourrions la retenir dès à présent. L'assemblée charge MM. Gubian et Chauvel de faire les démarches nécessaires à cet effet.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire,
P. SOHIER.

MARIAGE SPIRITE

A SAUVIAN (Hérault)

Près de Béziers, dans une commune aux idées avancées, mais où le cléricalisme le plus ardent étend encore ses ravages, vivent depuis longues années deux nobles femmes : Madame Rosalie Izard et sa fille Estelle. Ce sont nos sœurs en croyance. Elles ont forcé l'estime des cléricaux par une conduite exemplaire, mais leur croyance spirite partout affirmée leur a créé des ennemis dans le camp de ceux qui voudraient avoir le monopole des idées religieuses.

Tout récemment, Mlle Estelle se mariait. Elle épousait M. Prax, conseiller municipal de Sauvian. Le mariage a été purement civil, c'est-à-dire spirite.

Près de 150 personnes ont tenu à honneur d'accompagner les fiancés à la mairie, pavoisée et illuminée comme aux jours des grandes fêtes. Tout Sauvian se pressait sur le passage du cortège, et quand il déboucha sur la place de la mairie, des salves éclatèrent.

Après l'union des époux, M. Delort, maire, prononça l'allocution que nous reproduisons ci-après, et l'accompagna d'un bouquet en forme d'étoile, noué aux rubans tricolores. M. Labattut, secrétaire en chef de la sous-préfecture, l'un des témoins de M. Prax, en quelques mots aimables, exprima les souhaits qu'il formait pour le bonheur des jeunes époux,

Au dîner, qui eut lieu à neuf heures et réunit tous les invités, M. Labattut porta un toast aux mariés ; M. Delort, aux idées démocratiques. La soirée chantante et dansante, commencée à minuit, ne se termina que vers cinq heures du matin. La gaîté la plus franche et l'ordre le plus parfait n'ont cessé d'y régner.

Ces bons cléricaux, qui avaient pronostiqué l'indifférence générale au mariage de Mlle Izard, en sont pour leurs frais d'imagination.

Nous félicitons M. et Mme Prax de l'énergie de leurs convictions. Ils ont donné un bon exemple que nous désirerions voir plus souvent suivi.

LA RÉDACTION

Discours de M. DELORT, maire de Sauvian

Madame,

C'est avec un vif plaisir que je viens de procéder à votre union. Je suis persuadé que vous trouverez dans votre hyménée le bonheur auquel vous avez droit. Je joins mes vœux à tous ceux qui vous ont été adressés.

Permettez-moi, Madame, de vous féliciter de l'affranchissement de votre esprit. Vous avez donné à votre mariage le caractère purement civil. Vous avez brisé ce vieux préjugé et rompu ouvertement avec l'Eglise.

Vous avez pourtant conservé dans votre âme la foi spiritualiste. Vous croyez, avec un grand philosophe, que la science démontre que, dans le domaine intellectuel et moral, tous les faits sont expliqués par la métaphysique et la psychologie.

Vous croyez encore que ces mêmes faits ont nécessairement une cause, et du moment qu'ils révèlent l'action d'une intelligence et d'une volonté, ils sortent du domaine physique. Vous croyez donc en Dieu et vous admirez la science.

Ces hautes études vous font honneur. Rien de ce qui touche à la vie ne doit vous être indifférent. C'est pourquoi, respectueux de cette liberté de conscience proclamée par les droits de l'homme, je salue en vous la femme libre par l'esprit et émancipée de tout préjugé.

Qu'il me soit permis de féliciter mon excellent collègue au Conseil municipal, M. Prax, de son heureux choix ! Croyez, Madame, qu'avec le caractère que je lui connais, il apportera dans la vie commune les qualités que la femme est en droit d'exiger. Au nom de tous ses collègues, en mon nom personnel, je vous souhaite de tout mon cœur : Bonheur et Prospérité !

Discours envoyé par M. LAURENT de FAGET

Mes chers amis,

Vous venez d'unir votre vie dans une promesse de bonheur. Vous êtes à l'âge des douces illusions et des tendres rêves : faites que les illusions ne s'évanouissent jamais et que les rêves se réalisent. Vous le pouvez en vous aimant.

S'aimer, ce n'est pas seulement adorer les formes charmantes de la jeunesse. Les séductions de la femme ne sont pas toutes dans la fraîcheur de ses lèvres et dans la douceur de ses yeux. Il faut les voir encore et surtout dans la beauté de son âme.

S'unir pour s'aider à progresser par l'esprit et par le cœur, voilà pour moi l'idéal du mariage. Vous le réaliserez, mes chers amis ; vous saurez comprendre le but élevé de la vie, et, sans vous perdre en des contemplations mystiques, vous sentirez que l'homme et la femme ne sont point seuls dans leur court passage en ce monde ; que des êtres invisibles et doux les accompagnent dans leur étape terrestre, parlant à leur conscience des devoirs à accomplir, à leur cœur des bontés à répandre, à leur esprit des connaissances à s'assimiler.

Et vous ferez à deux le voyage de la vie, sans peur du remords, avec la joie du bien accompli.

Vous êtes des esprits libres qui vous passez aujourd'hui du secours d'un culte quelconque.

Mais vous n'êtes pas des irréligieux.

Vos âmes sauront parfois s'élever vers le Père des hommes, celui que le Christ adorait, que vénérait Socrate, et que, même aux heures troublées et violentes des révolutions, nos pères ont toujours encensé. Dieu est dans toute la création resplendissante, qui raconte la puissance de son génie. Ne l'enfermez pas dans un temple, ne le voilez pas en le rapetissant.

Et vous serez heureux de sentir en vous une foi vraie, qui ne chancelle pas, qui ne varie jamais, parce qu'elle s'appuie sur la raison.

Et maintenant, mes amis, laissez-moi vous souhaiter tout le bonheur qu'on peut goûter en ce monde. Vos qualités réciproques, votre affection mutuelle, la tendresse de vos parents, la douceur enchanteresse de vos climats, tout m'assure que vous serez heureux, que vous cueillerez les roses de la vie sans vous blesser à leurs épines.

Cependant si jamais quelque léger nuage se montrait à l'horizon, reprenez vite confiance en vous-mêmes et en l'avenir, tendez-vous la main aussitôt et souriez au retour du soleil. Une femme charmante, un mari bien-aimé ne peuvent que rivaliser d'entrain, de bonté, d'attentions aimables... C'est à ce prix qu'on a le bonheur ici-bas. Vous serez ainsi, chers amis ; vous servirez d'exemple aux ménages de votre contrée, et vous serez notre orgueil, à nous qui, de loin, vous adressons notre salut cordial et nos vœux les plus ardents pour votre continuelle félicité.

SUR L'IMMORTALITÉ

On ne saurait ne pas être frappé de ce fait que chez certains hommes, à l'heure de la mort, alors que le sang est altéré, que les phénomènes de nutrition sont viciés, que la machine cérébrale semble appelée à fonctionner dans des conditions les plus défectueuses, après un engourdissement et même des troubles de l'être psychique, un réveil se manifeste, la pensée s'éclaire et s'anime ; et de la bouche du mourant sortent des paroles lumineuses et des pensées d'une élévation morale surprenante. Cette succession brusque de la lumière aux ténèbres, de l'ordre au désordre, de l'activité à l'affaissement, alors que les conditions organiques et vitales du cerveau

se sont certainement plutôt aggravées qu'améliorées, puisque la dévastation s'étend et que la mort approche, cette succession, dis-je, ne laisse pas que d'offrir quelques difficultés comme explication. La comparaison si souvent employée (parce que le fait est assez fréquent pour provoquer l'attention), la comparaison, dis–je, de la lampe qui jette une dernière et brillante lueur avant que de s'éteindre, ne saurait être prise que comme une comparaison poétique. et symbolique, mais nullement comme une explication. L'explication, il faut la chercher ailleurs; et, pour ma part, je ne serais pas éloigné d'en trouver une satisfaisante dans cette pensée que l'être psychique revêt un caractère plus élevé et plus éclatant au moment où commence à se produire la séparation des deux organismes; on peut supposer qu'à ce moment l'organisme éthéré commence à se dégager des entraves de l'organisme terrestre, et ne conserve avec lui qu'une part de relations nécessaire à l'expression. Il est d'ailleurs à remarquer que ces éclairs ultimes, ces rayonnements de la dernière heure sont surtout et presque exclusivement le propre des hommes dont la personnalité morale s'est fortement accentuée, et chez lesquels on peut supposer la formation d'un organisme éthéré assez fortement constitué et cohérent pour devancer l'heure de l'autonomie.

A ces moments de lueur dernière succèdent le silence de l'agonie et la disparition complète des manifestations psychiques, le corps use ses dernières forces et s'achemine vers la mort. Mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que cette lueur eût été réellement le signal de la séparation, que l'organisme éthéré et la personnalité psychique eussent pris leur vol, et que l'organisme terrestre, mû seulement par les restes d'une force acquise, ne fût plus qu'un agrégat corporel abandonné par l'âme personnelle à la décomposition et à la désagrégation ultimes.

(Essai sur l'immortalité au point de vue du naturalisme évolutionniste, par Armand Sabatier.)

Un Cimetière de Campagne

POÉSIE ANGLAISE

Le couvre-feu sonne le glas d'un jour qui disparaît ; le mugissement des troupeaux domine gravement tous les bruits de la plaine ; et, d'un pas lourd, le paysan regagne sa demeure, abandonnant la campagne aux ombres de la nuit et à notre contemplation.

Le paysage s'évanouit dans l'obscurité ; tous les êtres environnants revêtent une solennelle quiétude ; seul, le mouton fait encore tinter sa clochette et marche nonchalamment dans le pâturage lointain.

Là-bas, dans les ruines couvertes de lierre, la chouette morose chante une sérénade à la lune lorsque, errant dans son secret asile, elle voit le soleil de la nuit visiter son domaine solitaire et tranquille.

Sous ces rugueux ormeaux et ces ifs au sombre feuillage, un vert gazon s'élève en nombreux monticules et recouvre les étroites cellules où dorment pour jamais les austères aïeux des habitants du village.

Le souffle du zéphir, l'haleine parfumée des brises du matin, le babillage de l'hirondelle, gaîté de la chaumière et gage de bonheur, le chant aigu du coq, les échos du cor de chasse, ne les éveilleront plus de leur sommeil profond.

Pour eux, le foyer ne brillera plus ; la ménagère active ne préparera plus le repas du soir ; les enfants ne courront plus saluer le retour du maître, monter sur ses genoux, le couvrir de baisers.

Bien longtemps la moisson céda sous leur faucille ; bien longtemps le sol obstiné fut brisé par leur sillon ; avec joie, ils conduisirent aux champs leur pesant attelage; avec allégresse, ils virent les arbres aux fortes branches tomber sous leurs coups vigoureux.

Jamais les rêves ambitieux ne vinrent troubler leurs joies de famille, les dégoûter de leur vie laborieuse, de leur obscure destinée; le désir des grandeurs ne jeta pas un sourire ironique sur les courtes et simples annales de leur monotone existence.

La pompe du pouvoir, la noblesse du rang, la gloire, la beauté, la richesse, toutes les choses de ce monde ne semblent créées que pour attendre l'heure dernière, inévitable ; le chemin des grandeurs ne mène qu'au tombeau.

Humains présomptueux, n'imputez pas à ces humbles des crimes, des forfaits, si des monu-

ments somptueux ne s'élèvent pas sur leur tombe; ou si le son des cloches ne se joint pas au chant harmonieux des orgues, pour dire leurs louanges aux forêts, aux vallons.

Les urnes richement sculptées et les bustes de marbre rappellent-ils dans son manoir le noble seigneur dont le souffle est éteint et flotte dans l'espace ? La pompe des honneurs peut-elle émouvoir la cendre silencieuse ? La flatterie trompeuse et caressante est-elle entendue de l'oreille fermée, sourde à jamais ?

Peut-être, dans ce coin, oublié, loin du monde, repose un cœur vaillant, autrefois embrasé d'une flamme céleste ; des mains qui tenaient les rênes d'un empire, ou qui, faisant vibrer les cordes d'une lyre, faisaient naître dans les âmes une extase divine.

A leurs yeux, la science, riche des dépouilles du passé, ne déroulera plus ses amples documents ; peut-être de quelques-uns, la froide misère a glacé les nobles aspirations, réprimant l'enthousiasme de leur âme géniale.

Les profondeurs insondables de l'Océan renferment des pierres précieuses, inconnues; beaucoup de fleurs naissent, s'épanouissent, se flétrissent dans l'ombre, dépensent leurs parfums dans la solitude déserte, vivent, meurent inaperçues.

Peut-être quelque seigneur de village, cœur orgueilleux, cruel et sans pitié, repose dans ce lieu ; quelque muet Milton sommeille ici sans gloire ; quelque Cromwell, souillé du sang de son pays, est là silencieux.

Il commandait les applaudissements du Sénat, méprisait les menaces, affrontait les périls, répandait la ruine, la douleur, la désolation, ou bien faisait naître à son gré la prospérité, le bien-être, l'abondance pour lire son histoire dans les regards d'un peuple.

Par la mort prématurée des ambitieux, la destinée n'arrête pas seulement l'essor de leurs vertus naissantes, elle met fin à leurs forfaits, les empêche d'arriver au trône par la voie du carnage et de fermer, comme ils le prétendent, l'accès de la divine miséricorde aux peuples désespérés.

La mort termine la lutte qu'ils soutiennent contre leur propre conscience, efface la rougeur mise à leur front par un sentiment invincible de honte et de pudeur, anéantit l'orgueil et la fierté qu'entretient en eux l'encens des vaines louanges.

Tandis que d'autres, loin de la foule tumultueuse et de ses disputes frivoles, n'égarent jamais leurs désirs au delà de l'humble vallée où s'écoule leur vie et suivent en silence leur voie, tracée par le destin.

Tous ces ossements semblables, à l'abri des insultes, sont maintenant protégés par une terre bénie ; d'humbles, de modestes souvenirs, placés auprès d'eux, inscriptions simples, sans rhythme, pierres sans sculptures, sans ornements, implorent du passant le tribut d'un regret.

Leur nom, leur âge, gravés par un artiste inhabile, remplacent l'élégie savante du poète ; et souvent un texte des livres saints est inscrit sur la pierre pour enseigner au rustique moraliste comment il doit mourir.

Pourquoi ne pas donner une prière à ce frère disparu ? En mourant résigné, il quitta le domaine des passions brûlantes, sans jeter en arrière un regard de tristesse, d'envie ou de regret.

Aux cœurs affectueux, l'âme qui s'éloigne demande une prière, les yeux fermés demandent une larme. Comme la tombe elle-même, la nature entière nous dit que dans nos cendres vivent toujours nos pensées habituelles.

Pour toi qui prends souci de ce mort oublié, ces quelques mots sans art rediront son histoire ; et, plus tard, conduit vers toi par une méditation solitaire, un penseur cherchera quelle fut ta destinée.

Un soir, dans un cimetière de campagne, un vieillard nous adressa ces mots : « J'ai vu sou-
« vent celui qui repose sous ce tertre courir à
« pas pressés à la pointe de l'aube et précéder
« aux champs le lever du soleil.

« Au pied de ce hêtre branlant dont on voit
« s'élever les branches fantastiques, il allait,
« vers midi, nonchalamment s'étendre en regar-
« dant couler l'onde d'un frais ruisseau.

« Parfois il semblait qu'un sourire ironique
« errait sur son visage ; d'autrefois il reprenait
« sa route en murmurant comme s'il était pour-

« suivi par une opiniâtre chimère ; tantôt on le « voyait triste, songeur, découragé, tantôt acca- « blé de soucis, ayant le cœur rempli d'un « amour sans espoir.

« Un matin, je le suivis sur la colline ; pen- « dant la chaleur, il vint s'étendre près de son « arbre favori ; mais, le lendemain, il ne revint « ni près du ruisseau, ni dans la plaine, ni dans « la forêt.

« Le jour suivant, réunis en cortège funèbre, « couverts de sombres vêtements, nous suivions « lentement le chemin de l'église où ses amis le « portaient en pleurant. Approchez-vous et vous « pourrez lire les lignes gravées sur la pierre, « là-bas, sous ce buisson d'épines.

Epitaphe

« Ici repose, la tête appuyée sur le sein de la « terre, un jeune homme inconnu à la fortune « et à la renommée ; le savoir n'illustra pas son « humble carrière, la tristesse le marqua comme « un de ses esclaves.

« Grande fut sa bonté ; à son âme sincère, le « ciel envoya une suprême récompense ; il a « donné à la souffranee tout ce qu'il possèdait : « *une larme ;* et Dieu lui a donné tout ce qu'il « désirait : *un ami.*

« Ne cherchez pas davantage à découvrir ses « mérites ou à tirer de l'oubli le souvenir de ses « faiblesses ; les uns et les autres, réunis par sa « foi et son humble espérance, sont maintenant « cachés dans le cœur de Dieu, son sauveur et « son père. »

(Traduit par *une amie du Progrès spirite.*)

PLAINTES ET ANGOISSES

Oiseaux des nuits sans étoiles, vous qui venez frôler de vos ailes sombres les tombeaux blancs qui tranchent sur les noires feuillées des cyprès silencieux...

En passant, n'entendez-vous pas souvent les longs soupirs des profondes amertumes, poussés par des voix d'âmes en détresse ?

Soupirs si lugubres, et d'une tristesse si infinie, qu'ils en font frissonner le sombre feuillage ? Et l'écho, fugitif mais fidèle courrier, les emporte au loin comme une mélopée plaintive et sans fin !

Les bonnes femmes, au retour des veillées, frissonnent, elles aussi, en recueillant l'écho plaintif au passage, se signent, tremblantes, et prient pour les âmes des trépassés !

. . . .

Oui, hélas ! ce sont les plaintes de malheureuses âmes qui ont tant aimé la terre et ses appâts, qu'elle les lie encore à ses ombres et à ses illusions, réalités d'un jour !

Leurs ailes d'anges sont tombées, à ces âmes de la terre. Et, en effet, à quoi leur ont-elles servi ?

Orgueilleux couchés sous les marbres somptueux, vous qui fûtes souvent méchants, à quoi maintenant vous servent la pourpre et les lauriers ? Sur la soie chatoyante vous pensiez reposer en paix dans la nuit des tombeaux ? Vous vous étiez fait à cette idée du néant, et vous espériez reposer même avec volupté encore, sur de douillettes couches, laissant reposer ce corps si cher qui seul fit vos joies, vos délices, et pour qui, et par qui vous aviez vécu.

Vos mausolées, attestant vos richesses et consacrant vos honteuses gloires d'iniquités jusqu'au delà de la tombe, vous tenaient lieu d'espérances !

Et maintenant, ce corps tant chéri, il vous enchaîne à lui. C'est juste, puisque c'était votre moi, votre Dieu ?

Vous êtes maintenant entièrement sous l'empire sans égal des terribles suggestions, celles qui ne pardonnent qu'après épuisement expiatoire ; vous êtes rivés par des chaînes de vous à votre corps, puisque vous l'aviez fait vous par amour.

Vos souleurs épouvantables font que vous êtes dans lui, dans cette pourriture, pâture des vers dont vous sentez les fourmillements sinistres et sans nom... liés à cette boue pour laquelle vous avez tout sacrifié afin de la contenter, d'en satisfaire les appétits féroces, et même allant injustement toucher au bonheur légitime de vos frères, eux, les déshérités, eux, les bons, les simples.

Aujourd'hui vous ne pouvez plus vous détacher de cette hideuse dépouille.

Ah ! vous avez assez ri de la pensée fraternelle de l'immortalité : revoir les siens, les aimer encore ! vous avez nié sa réalité. L'idéal, pour vous, fut un mot vain et vide, un songe creux créé par l'ingéniosité coupable, avec lequel on berce les simples et les naïfs !

Mais aujourd'hui, le simple, le bon que vous avez spolié, a une revanche terrible : aucun ho-

chet, aucune jouissance ne l'enchaîne à la terre, lui; qu'y regretterait-il ? la souffrance ? Aussi, a-t-il vite déployé ses ailes, que les appétits monstrueux n'ont pas fait tomber! Il monte dans l'azur lumineux.

Ah! la pensée puissante, la pensée suggestive, vous tenaille et vous asservit. — Et votre âme ainsi hypnotisée reste clouée à un cadavre, à un tombeau ! Et vous vous êtes vous-mêmes condamnés à rester sous le joug suggestif des hideux affouillements de votre chère dépouille, à laquelle vous vous êtes identifiés entièrement, sans doute, sans hésitation, sans regrets.

Avez-vous seulement un bienfait à votre actif, une échappée fraternelle dans votre amour égoïste ? Avez-vous un seul bienfait égaré dans votre vie ? La conscience vous en tiendra compte, et peut-être vous sauvera-t-elle de cette souleur suggestive d'être comme vivant rongé par les vers!

Nous portons tous en nous la même justice, la même conscience, et enfin la même étincelle divine. A un moment plus ou moins éloigné, selon l'intensité accordée à nos appétits égoïstes, se fait l'horreur de notre expiation.

Oh! terre, aux appétits terribles et monstrueux de la bête — et de l'orgueil humain imbécile — par « l'illusion majeure » et pour un temps, hélas ! souvent bien long, tu nous rives à un jeu, à un théâtre dont nous sommes les acteurs inconscients. Car sans l'illusion et l'inconscience, que serait l'emballement des acteurs ? Un faux enthousiasme, une illusion de commande qui sonnerait faux ?

Or, il faut, pour notre éducation et nos appréciations présentes et futures, que le jeu et le théâtre, et enfin les rôles consentis ou imposés soient certains et vrais. En un mot qu'ils soient vécus ?

Il fallut — oh ! chose monstrueuse et horrible ! — que le mal fût nécessaire et créé, pour comprendre le bien!

Oui, la suprême sagesse, celle qui réside au fond des choses, et que n'atteignent pas les antinomies de l'ignorance et de la faiblesse humaine, fit les carnassiers pour dévorer les herbivores, comme si les globes étaient trop à l'étroit pour faire place à toutes les individualités que renfermait leur sein. Et ces individualités, comment les détacher de l'ensemble, de « L'AME DU MONDE », pour les faire distinctes à jamais ? Il fallut donc, pour créer leur indépendance, que ces étincelles encore divines au fond, projetées du foyer lumineux, passassent au crible douloureux des luttes, au moyen d'appétits, de sensations égoïstes, afin que leurs moëlles fussent burinées assez profondément pour que l'individualité consciente ne sombrât désormais jamais dans les éternités sans fin.

Mais le mal existe, et il sera toujours proportionné à l'épaisseur d'épiderme des victimes.

Nous, actuellement, nous n'aurions jamais pu soutenir les barbaries et les férocités qu'ont subies nos pères. — Et nos arrières-neveux, encore plus névrosés, une piqûre d'épingle leur procurera autant de souffrances qu'un coup d'épée d'aujourd'hui ?

Puissent-ils un jour ne pas regretter les luttes, et ne pas finir par s'ennuyer sans elles ? Mais ne nous leurrons pas : si le progrès marche, dit-on, il n'est toujours que relatif. — C'est encore une illusion de plus de notre état terrestre. — N'y aurait-il pas à craindre que dans la longueur infinie et immortelle de la vie future, à un moment donné, sursaturés d'un bonheur sans ombre, nous n'arrivions à le méconnaître?

Mais nous n'aurions, si cela arrivait, qu'à retourner les feuillets de notre vie passée, à les faire revivre par notre puissance d'évocation, et cela ne suffirait-il pas à nous redonner à nouveau les sensations les plus vives du bonheur que nous serions près de ne plus sentir ?

Et puis, la vue des « jeunes » qui gravissent l'âpre montée terrestre, et qui rentrent dans les coulisses futures, accablés de luttes à leur tour, cette vue ne suffirait-elle pas encore, à elle seule, pour nous faire revenir à de plus justes appréciations ? Et les jeunes âmes qui, elles, ont quitté la terre, comme si elles n'avaient pas demandé à y venir, avec quels éléments de sensation compareraient-elles, si ce n'était avec les répercussions douloureuses de la vie en astral ?

B. LECOMTE.

Expériences de W. Stainton Moses

par Frédéric W. H. MYERS

(*Suite*) (*)

Citations de l'ouvrage de M. Moses : « Researches in Spiritualism. »

Lundi, 9 décembre. — Séance comme d'habitude à Douglas House (résidence du Dr Speer). Imperator (nom donné par le principal guide)

* Voir notre numéro d'octobre.

vint presque aussitôt que nous fûmes réunis, ses coups étaient, comme d'habitude, d'abord assez éloignés, puis ils augmentèrent d'intensité jusqu'à un moment où, dans la soirée, la table fut violemment secouée comme par un vigoureux coup de poing. Dicky (nom donné par un guide fréquent) eut très peu à faire. Il essaya une ou deux fois d'entrer, mais fut fermé dehors par un coup et se retira en maugréant sur un ton colère. Imperator déclara être prêt à répondre à nos questions, je commençai par le questionner sur l'origine de ces transformations.

Demande. — Sont-ce bien là des communications des esprits ?

Réponse. — Oui.

— Les esprits des disparus ?

— Oui.

— Êtes-vous un esprit qui a été incarné ?

— Oui.

— Les récits de ces manifestations donnés par les esprits sont-ils vrais ?

— Je ne sais pas.

— Nous dites-*vous* la vérité ?

— Oui. (Avec force.)

— Alors ce sont bien là des manifestations d'esprits des disparus ?

— Oui.

— Et vous-même êtes bien l'esprit d'un disparu ?

— Oui. (Avec trois coups qui firent tout trembler.)

— Et les autres associés avec vous sont bien des esprits des disparus?

— Oui.

— Y en a-t-il qui ne le soient pas ?

— Non.

— Connaissez-vous le petit enfant français qui déclare être la sœur du Dr Speer ?

— Non.

— Etiez-vous avec nous quand elle vint ?

— Non.

— Miss Kirkland est-elle venue ?

— Oui.

— Etait-ce vraiment miss K... ?

— Oui.

-- En êtes-vous sûr ?

-- Oui, oui.

— Avez-vous écrit cette communication l'autre nuit?

— Non.

— Etiez-vous là quand elle fut écrite ?

— Non.

— Vous n'êtes pas venu parce que le Dr Speer vous avait offensé ?

— Oui.

(Le Dr S... fit de nouveau des excuses qui furent reçues avec une suite de coups cérémonieux, comme pour marquer des saluts.)

— Alors votre absence a permis à un menteur ou à un mauvais esprit de venir ?

— Oui.

— Sommes-nous sujets à ces choses ?

— Oui.

— Alors vous me quittez ?

— Non.

— Pas généralement, vous voulez dire?

— Oui.

— Alors nous devons être circonspects et avoir soin de ne nous réunir qu'avec solennité et de suivre la direction donnée.

— Oui.

— Vous êtes bon ?

— Oui.

— Au nom de Dieu, je vous ordonne et vous adjure solennellement de nous dire la vérité. Etes-vous un bon esprit, jadis incarné dans la chair ?

— Oui.

(Ici trois coups des plus forts que j'aie jamais entendus. Tous involontairement retenions notre respiration, comme envahis par un sentiment de terreur.)

— Il est donc vrai que les esprits des disparus peuvent revenir. Connaissez-vous M. C... ?

— Non.

— Pouvez-vous aller le chercher?

— Oui.

— Faites-le, je vous prie.

La pièce qui avait été entourée, surtout de mon côté, de rayons lumineux, devint subitement sombre et le silence absolu succéda aux lourds chocs que nous venions d'entendre. C'eût été une scène étrange pour un témoin. La table isolée, aucune main humaine ne la touchant et donnant une série de coups variant d'intensité; quelques-uns semblaient donnés par un lourd marteau de forge; tout indiquant une intelligence, intelligence qui se montrait vive d'impatience ou solennelle selon la nature de la communication.

Autour de la table trois personnes étaient assises, ayant l'expression d'un vif intérêt mêlé de terreur ; une question posée et une réponse donnée haut, une autre et une série, comme un conseil contre-examinant un témoin muet. La chambre dans une obscurité complète, sauf de temps en temps une vapeur lumineuse allant et venant autour d'un des pilastres de la table.

Rien de plus saisissant ne pourrait être imaginé pour frapper de stupeur un esprit novice, ni de plus solennel et impressionnant pour ceux qui y participaient.

La pythonisse d'Endor ne fut pas plus surprise, lorsque ses incantations profanes évoquèrent l'ombre de Samuel, que je ne le fus moi-même lorsque Imperator, répondant à ma solennelle adjuration, déclara qu'il était bien lui-même un esprit disparu. J'avais pensé pendant quelque temps que les esprits — si esprit il y avait — n'étaient pas des disparus, et le Dr S... avait penché pour mon opinion ; de sorte que notre inconsciente théorie cérébrale ne se trouvait plus juste dans ce cas.

Après une absence d'environ trois minutes, Imperator revint et demanda notre attention par ses coups accoutumés. Ils furent immédiatement suivis par une série de petits coups que nous n'avions pas encore entendus. Je demande si M. C... est présent ? — Oui.

— Etes-vous l'esprit de mon vieil ami ?
— Oui.
— Qui est mort de telle et telle façon, etc. ?
— Oui.
— Pouvez-vous m'en donner une preuve ?
— Oui.

La table frappa alors le mot TRINITY. C'était bien une preuve pour moi, car peu de temps avant sa mort mon ami avait été très perplexe sur des question théologiques et il m'avait écrit une fois pour me dire qu'étant éveillé le matin du dimanche de la Trinité, il avait essayé de se figurer ce mystère, mais sans y réussir. Il m'avait demandé une explication et je lui avais écrit sur ce sujet.

Les coups cessèrent et Imperator revint. Nous demandons qu'il soit permis à Dicky de frapper la table, ce qui fut aussitôt fait ; Imperator l'arrêta bientôt et nous souhaita le bonsoir ; ainsi se termina une de nos séances les plus solennelles, dans laquelle les intelligences elles-mêmes se déclarent pour la théorie des esprits des disparus. Bien que ce ne soit pas un argument très fort pour convaincre ceux qui se sont décidés pour une direction opposée, on nous permettra de dire qu'elle a néanmoins son poids, prise en considération, avec d'autres évidences collatérales, telles que la matérialisation des esprits et l'individualité bien marquée de chaque communication, la nature totalement différente des coups dans chaque cas, et, le fait de certaines preuves étant données, il faut reconnaître que la balance des évidences est forte.

La théorie des spiritualistes — théorie avancée par les esprits eux-mêmes — est pour moi la plus nette et la plus cohérente. Mais les théories les plus « nettes » sont quelquefois suspectées, et dans ce cas les suspicions sont aggravées par le caractère manifestement faux des communications données par ces esprits. La voix qui vient d'au delà du tombeau est incertaine et quand on peut en faire la preuve elle est fréquemment trompeuse ou illusoire, sinon absolument et malicieusement fausse, Je pense qu'un homme sage doit retourner à son opinion : « Ce n'est pas prouvé. »

(Quelques mois après M. Moses était arrivé à croire plus complètement à l'identité des esprits correspondants. Mais ce passage de son journal tend à démontrer — ce que d'autre part des témoins m'assurent avoir été le cas — qu'il n'était pas pressé de croire ou d'être indulgent aux « guides spirites ». Ses croyances anglicanes antérieures étaient très fortes ; et la tendance naturelle de son esprit était plutôt obstinée que docile. — F. W. H. M.)

Et maintenant, en supposant, comme un grand nombre de lecteurs ne manqueront pas de le faire, que M. Moses n'ait pas pu accomplir ces trucs *tout seul*, faut-il en conclure que ses complices n'étaient autres que les membres de la famille Speer ? Pouvait-il aussi, par exemple, avoir circonvenu les domestiques ? Les phénomènes se produisirent non seulement dans la maison du Dr Speer ou dans celles qu'il louait, mais aussi dans les maisons de leurs amis (le Dr Thomson, MM. Honeywood, Serjeant Cox) et dans d'ordinaires appartements de bains de mer à Southend, à Shauklin, etc., et surtout dans une petite auberge d'un village irlandais, à Garrison, où M. Moses et le Dr Speer étaient allés pour pêcher. Il eût été vraiment difficile de transporter des complices ou des appareils dans tous ces endroits.

Et maintenant une autre question se pose. Quelle était l'attitude des enfants Speer, le fils et la fille, qui étaient enfants lorsque les manifestations commencèrent, mais qui furent admis aux séances vers 1877, alors que les phénomènes commencèrent à décliner ? Peut-on supposer que, d'accord avec leurs parents, M. Moses cherchait à les tromper, ou bien étaient-ils membres aussi du prétendu complot ? J'ai déjà cité une courte lettre dans laquelle M. Charlton Speer donne les raisons pour lesquelles il croit n'avoir jamais été trompé par M. Moses. Je joins ici un plus long rapport d'une petite note de

miss Speer qui est infirme. On sentira, je pense, que M. Charlton Speer ne peut pas être séparé de ses parents sur un pareil sujet.

(*A suivre.*)

(*Annales des Sciences psychiques.*)

PETITES SŒURS JUMELLES

Permettez que je vous présente,
Cher lecteur, en vers familiers,
Deux de mes enfants — les derniers —
Au corps frêle, à la voix puissante.

Oiseaux venus du ciel vermeil,
Ils choisirent sur notre plage,
Notre maison pour humble cage,
Sachant qu'il y vient du soleil.

Et comme, ici-bas, il faut être
Bien armé contre le destin,
Pour se soutenir en chemin,
A la même heure ils ont su naître.

On croirait voir deux rossignols
— Non : je dois dire deux fauvettes,
Car ces enfants sont des fillettes —
Oubliant l'espace aux longs vols.

Dans leur nid, sous la couverture,
Les fronts l'un à l'autre appuyés,
Comme ils sont aimés et choyés
Ces envoyés
De la nature !

***

Oui, nous les aimons tendrement :
C'est si joli ces deux jumelles,
Ces gracieuses hirondelles
Qui frôlaient, hier, le firmament !

Vous voyez, je tiens à l'image,
J'appelle oiseaux mes deux enfants,
Non qu'elles en aient le plumage
Ni même les suaves chants ;

Mais leur âme est une immortelle
Qui voyagea dans tous les cieux,
Et je lui vois toujours une aile
Pour ses parcours mystérieux.

Si vous le préférez, mesdames,
Cependant j'appellerai fleurs
Ces divines petites âmes
Qui viennent essuyer nos pleurs.

Supposez deux boutons de rose
Qui, sous nos yeux, s'ouvrent au jour,
Apportant à tout front morose
Un rayon du céleste amour ;

Supposez, sur la même tige,
Bien blancs, bien purs et radieux,
Deux tendres lys sur qui voltige
Un reflet virginal des cieux...

Fleurs, oiseaux, ranimant la sève
De nos cœurs soudain rajeunis,
Dans nos jardins ou dans vos nids,
Fleurissez, becquetez sans trêve !

***

Et viennent les ombres du soir
Alanguir notre destinée :
Avec vous l'espérance est née,
Entre l'amour et le devoir ;

Et nous serons joyeux encore
Rien qu'à voir se lever sur nous
Les promesses de votre aurore,
Qui rendront notre espoir plus doux.

A. Laurent de Faget.

RÉOUVERTURE

Des cours de l'École pratique de Magnétisme et de Massage

L'École pratique de Magnétisme et de Massage qui vient d'être classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, rouvre ses cours avec un nombre considérable d'élèves des deux sexes.

Pendant 3 mois, le programme des cours est ainsi fixé : Le lundi, *physiologie synthétique*, professeur M. le docteur PAPUS ; le mercredi, *physique magnétique*, professeur H. DURVILLE ; le vendredi, *histoire du Magnétisme*.

Ceux qui désirent obtenir le diplôme de *Magnétiseur masseur praticien* pour s'en servir au point de vue professionnel ou qui désirent seulement acquérir les connaissances nécessaires pour appliquer le magnétisme au foyer domestique, doivent se faire inscrire à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, de 1 heure à 4 heures.

Gérant : A. Boyer.

Imprimerie du « Progrès spirite »